

LE PAYS DE FRANCE



Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Edité par
Le Matin
2, 4, 6
boulevard Poissonnière
PARIS

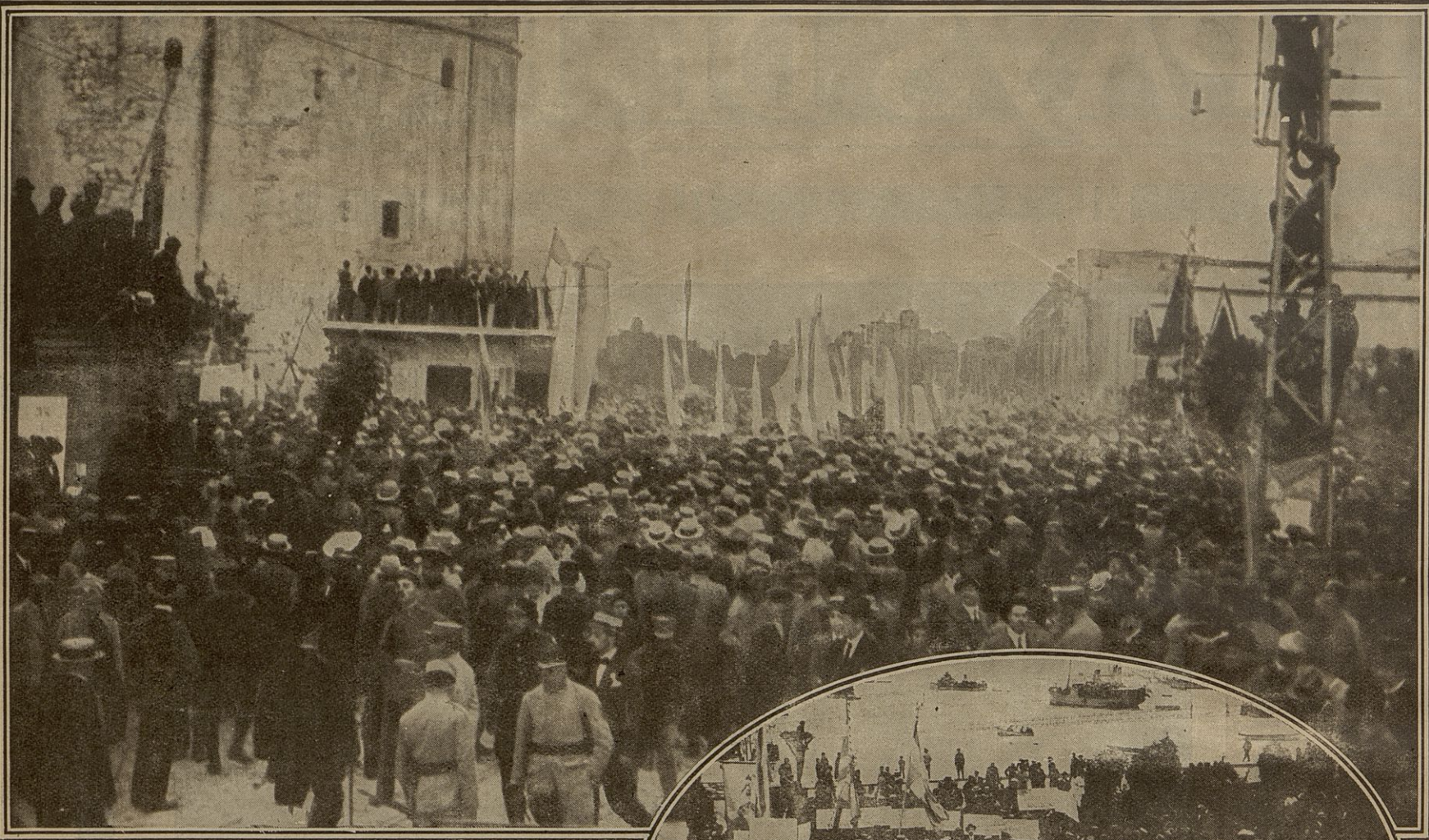
René Besnard

SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT À LA GUERRE.

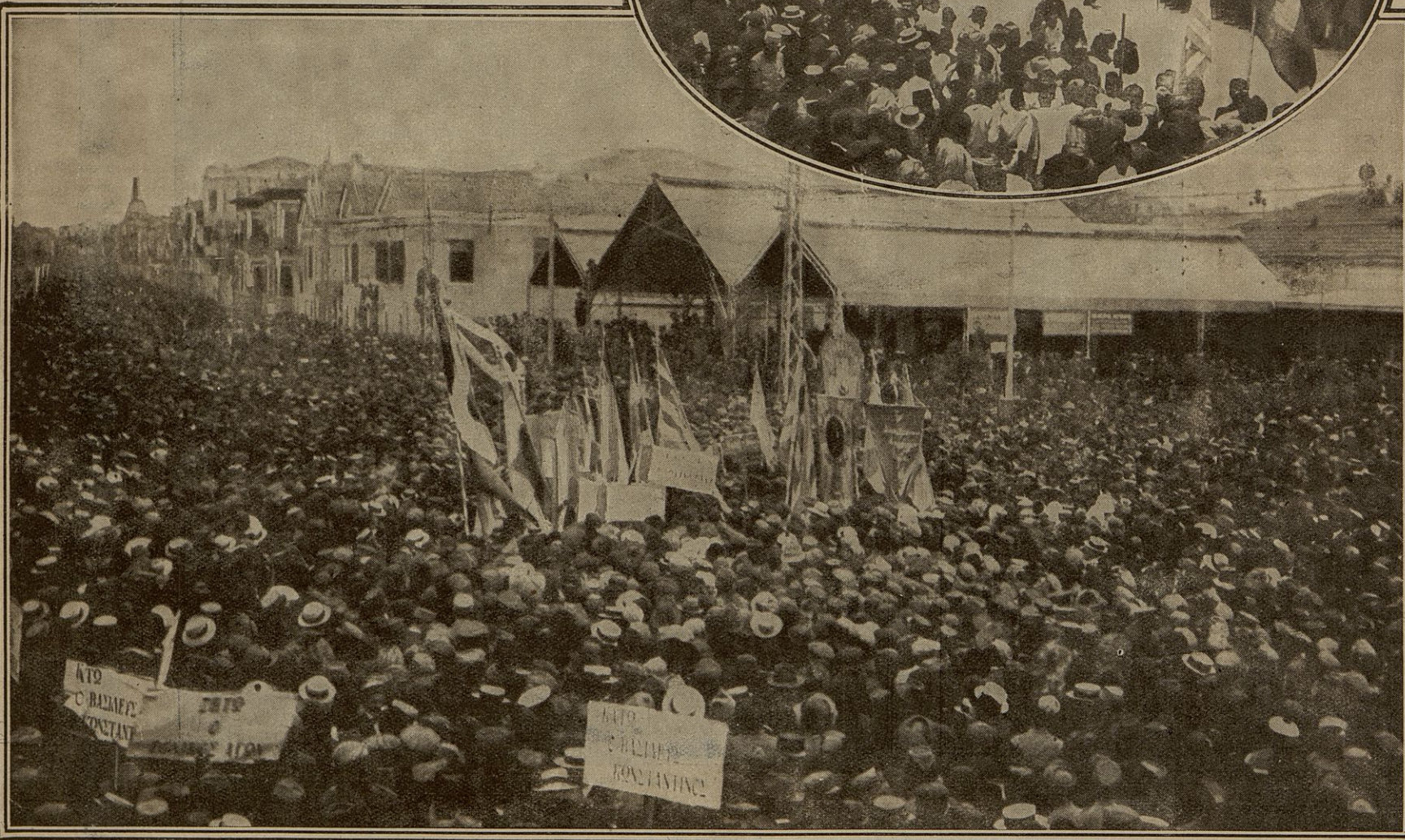
Abonnement pour la France.... 15 Frs

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

LA DÉCHÉANCE DE CONSTANTIN PROCLAMÉE A SALONIQUE



Voici la tribune du haut de laquelle le maire de Salonique proposa un ordre du jour concluant à la déchéance de Constantin. Mais la foule réclama celle de toute la dynastie.



Le gouvernement d'Athènes s'aliène peu à peu toutes les sympathies par ses procédés antipatriotiques. Aussi dans les premiers jours de mai, à Salonique, plus de quarante mille personnes rassemblées sur la place de la Tour-Blanche ont proclamé la déchéance du roi Constantin et de toute sa dynastie. Ce sont des épisodes de cet événement que montrent nos photographies. Par celle du bas, on peut juger de l'importance du meeting. La foule s'est ensuite rendue devant la maison de M. Venizelos qui était absent et a poussé en son honneur de longues acclamations. Les nations de l'Entente ont elles aussi été chaleureusement acclamées.

LES COMBATS DES 16 ET 17 AVRIL

LA CONQUÊTE DU SAILLANT DE LAFFAUX

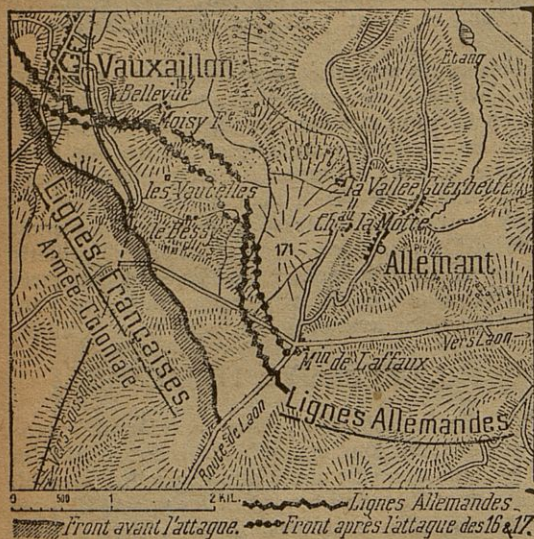
PAR LE C^{te} BOUVIER DE LAMOTTE
Breveté d'Etat-Major.

L'armée allemande, dans sa retraite en mars 1917 sur le front occidental, avait tenu à conserver la libre disposition de ses voies de communication sur le grand centre de Laon ; aussi avait-elle reculé lentement sur la route nationale qui mène de Soissons à Laon et, arrivée à la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Aisne et l'Ailette, sur le plateau de Laffaux, avait-elle fait tête résolument à l'armée française qui la suivait et la pressait avec insistance.

Se maintenir sur cette position était, pour l'armée ennemie, d'une importance capitale.

La fameuse ligne Hindenburg, ligne de suprême défense des Allemands, qui affectait une direction générale nord-sud, des environs de Lens à l'Ailette, venait en effet se greffer sur la route de Soissons, précisément au moulin de Laffaux, à une autre branche qui continuait vers l'est la ligne de résistance ; c'était le chemin des Dames, courant sur la crête rocheuse jusqu'à l'éperon de Craonne.

Le carrefour de Laffaux se présentait donc comme un saillant dangereux vers le sud ; il formait la pointe d'un redan, face à l'attaque française du sud. Cette position devait être tenue par l'ennemi avec toute l'énergie possible pour empêcher



CARTE D'ENSEMBLE DE LA POSITION CONQUISE

son front sud d'être bousculé et de voir s'ouvrir une trouée dans la direction de Laon.

Le terrain se prêtait du reste à une facile défense.

DESCRIPTION DU TERRAIN

Quand on a quitté Soissons et que l'on s'élève vers le nord par la grande route nationale de Paris-Bruxelles, on aborde tout de suite, à quelques kilomètres de Soissons, la falaise qui domine la rive droite de l'Aisne. A Crouy, on attaque la colline et sur trois kilomètres on monte péniblement pour arriver au plateau de Perrière, coté 173 (la vallée de l'Aisne est cotée 41 à Soissons). Dès lors la route nationale se maintiendra à cette altitude, 170 vers le Pont-Rouge, 172 au moulin de Laffaux, 176 à l'Ange-Gardien ; ce ne sera que plus au nord, lorsqu'elle aura franchi la ligne de faite entre les bassins de l'Aisne et de l'Ailette, qu'elle redescendra vers Chavignon et dans la plaine de Laon.

Le plateau de Laffaux est abordé sous un angle voisin de l'angle droit par la route nationale ; il s'ensuit que l'attaque par le front sud se trouve dans des conditions défavorables, puisqu'elle est obligée d'affronter presque perpendiculairement les défenses du plateau ; heureusement quelques ravins situés de chaque côté de la route nationale, celui de Margival-Neuville vers l'ouest, celui de Nanteuil-la-Fosse vers l'est, permettent de tourner la défense frontale ; mais la tête de ces ravins est toujours tenue par les défenseurs du plateau de Laffaux.

Le moulin par lui-même est une vieille construction sans importance : quelques bâtisses autour augmentent sa valeur comme moyen défensif ; mais la position dans son ensemble est très forte, car les abords sont dépourvus de couverts, forment un glacis difficile à franchir et, de plus, l'arête étroite du plateau lance à petite distance du front des pentes assez vives vers le nord, permettant de masser très près de la ligne de défense les troupes de soutien et de renfort. C'est ainsi que, si le plateau organisé défensivement par l'ennemi pourra présenter de grosses difficultés pour l'attaque, le village d'Allemant, situé dans un ravin nord et défilé des vues de l'attaque, servira de lieu de concentration pour les réserves ennemies.

Vers l'est, dans la direction de la ferme de l'Ange-Gardien, le plateau est plus étendu, plus dénudé du côté de l'attaque ; les approches sont plus difficiles. Vers l'ouest, au contraire, le terrain semble plus favorable. Tout d'abord la ligne française, qui se prolonge vers Vauxaillon, soit dans la direction sud-est nord-ouest, forme, avec le plateau de Laffaux, un angle obtus permettant de prendre de flanc la position.

Le terrain est couvert, raviné ; il y a des points qui pourront servir de lieux de rassemblement, d'appui pour l'attaque : la ferme de Bessy, celle de Moisy, Bellevue, etc. La ligne française occupe la voie ferrée de Soissons dans sa partie entre Margival et Vauxaillon. Bien que détruite par l'ennemi sur certaines de ses parties, elle pourra être encore utilisée. C'est une précieuse ressource pour l'attaque.

SITUATION AU 16 AVRIL

Au 16 avril la situation se présente ainsi :

Du côté allemand, l'ennemi tient le plateau 157-160, le château de la Motte, le moulin de Laffaux ; à cet endroit sa ligne se brise vers l'est et suit la grande route nationale vers la ferme de l'Ange-Gardien.

Les abords de la position sont tenus par lui ; il a organisé défensivement le village de Vauxaillon, la ferme Bellevue, celle de Moisy ; de profondes tranchées, couvertes en avant par deux lignes de réseaux de fils de fer barbelés, courent de Vauxaillon à Laffaux, englobant les bouquets de bois éparpillés sur les pentes du plateau.

La ferme de Moisy, la vallée Guerbette, le château de la Motte, le

mamelon coté 171 au sud du château, enfin le village d'Allemant forment un ensemble défensif des plus sérieux.

Du côté français, l'attaque a été confiée aux troupes coloniales : elles sont échelonnées derrière la voie ferrée Vauxaillon-Margival. Les réserves sont massées vers Neuville-sur-Margival. Les troupes coloniales, les régiments sénégalais sont parvenus à la voie ferrée qui formera la barrière et le point de départ de l'attaque du 16 avril.

L'ATTAQUE DU 16 AVRIL

Au point du jour, le corps colonial prononce son offensive ; les troupes noires sont lancées à l'assaut et, par les ravins nombreux qui descendent du plateau, elles essayent de se glisser vers la hauteur où l'on perçoit nettement les lignes de fils de fer et les tranchées de l'ennemi. Une profonde tranchée, dénommée tranchée du Cacatoès, court de la ferme Bellevue à Moisy et devant les bois dits « bois quadrangulaire et bois 160 ». Cette tranchée est doublée en avant de deux lignes de fils de fer barbelés.

Le ...^e colonial, qui appuie le mouvement, suit les troupes noires qui abordent bientôt la ligne ennemie.

Profitant des ondulations du terrain, l'attaque française progresse malgré des pertes sensibles produites par un tir répété et continu des mitrailleuses allemandes placées sur la crête du plateau.

Le bataillon A du ...^e colonial, qui a lancé à l'attaque ses quatre compagnies dans le ravin des Vauclles, parvient, grâce à la vigueur et à l'entrain des compagnies S et G, à pouvoir se rendre maître des abords du bois quadrangulaire et du bois 160.

Le chemin creux qui va de la ferme du Bessy au bois 160 a permis à la compagnie S de se glisser à l'attaque de la corne ouest du bois ; elle a pris pied dans le taillis et occupe la tranchée allemande. (Cette compagnie a été citée à l'ordre du jour.)

Vers la ferme Bessy le combat a été encore plus acharné ; le ...^e colonial engagé a abordé la ligne de défense ennemie et donne l'assaut à la tranchée dite « tranchée du Cormoran », mais cette tranchée a été protégée en avant par un large abatis, et la prise de cette partie du terrain est rendue bien difficile et nécessite de lourds sacrifices.

La situation semble rester stationnaire durant l'après-midi, les munitions s'épuisent rapidement et l'attaque est obligée de se ralentir.

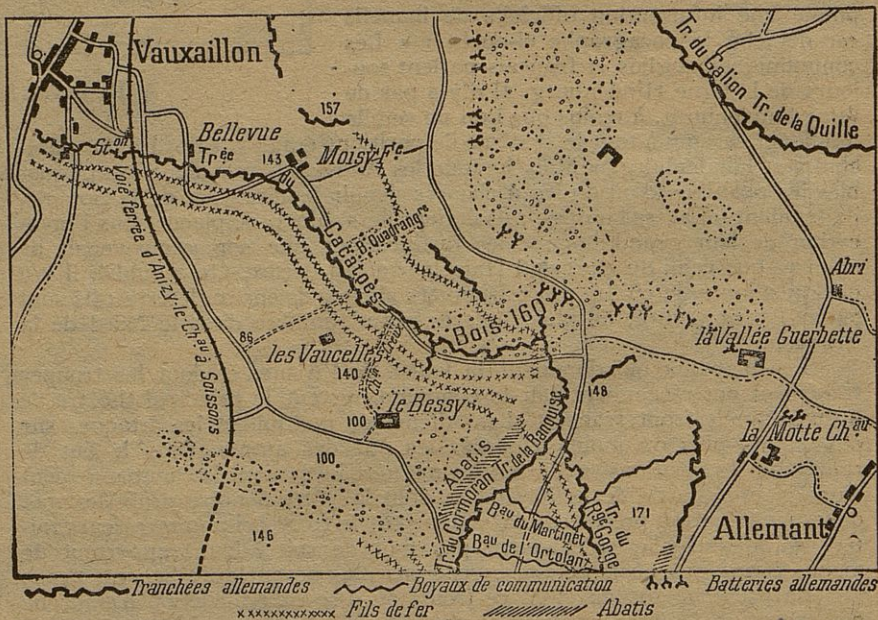
A 20 heures 30, une violente contre-attaque ennemie se déclanche sur tout le front ; sur une certaine partie du terrain (bois quadrangulaire), l'ennemi, s'avancant dans l'ombre du taillis, pousse des cris de « camarades » : on distingue leurs mains levées et sans armes ; arrivés sur les tranchées françaises, les Allemands décrochent leurs grenades à manche, pendues en ceinture autour de leurs corps, et inondent de ces engins les lignes françaises surprises et confiantes. Une violente lutte corps à corps s'engage : il faut toute l'énergie des hommes du ...^e colonial pour reprendre et garder la situation acquise au prix des durs efforts de la journée du 16.

L'ATTAQUE DU 17 AVRIL

La nuit du 16 au 17 s'était passée sans grande tentative de la part de l'ennemi pour reprendre le terrain perdu ; seules quelques patrouilles s'étaient avancées et avaient pu être facilement éloignées ; un capitaine allemand isolé et perdu était venu s'échouer devant un poste de coloniaux.

Le 17 au matin, vers 7 heures, la contre-attaque allemande se déclanche ; elle est soutenue par un feu très vif de l'artillerie. Sous notre tir de barrage, elle ne peut avancer ; mais, vers 11 heures, elle essaye de renouveler son mouvement qui se trouve encore brisé par nos feux.

Il paraissait nécessaire au colonel P..., commandant le ...^e colonial, de s'emparer entièrement du bois 160 : c'était la possession de la hauteur conquise, la mainmise sur la crête du plateau et le village d'Allemant tourné par l'ouest ; le ...^e colonial, qui avait abordé la tranchée du Rouge-Gorge et menaçait le mamelon 171, semblait favoriser le mouvement d'attaque ; déjà quelques éléments français avaient pu pénétrer jusqu'aux fossés de défense



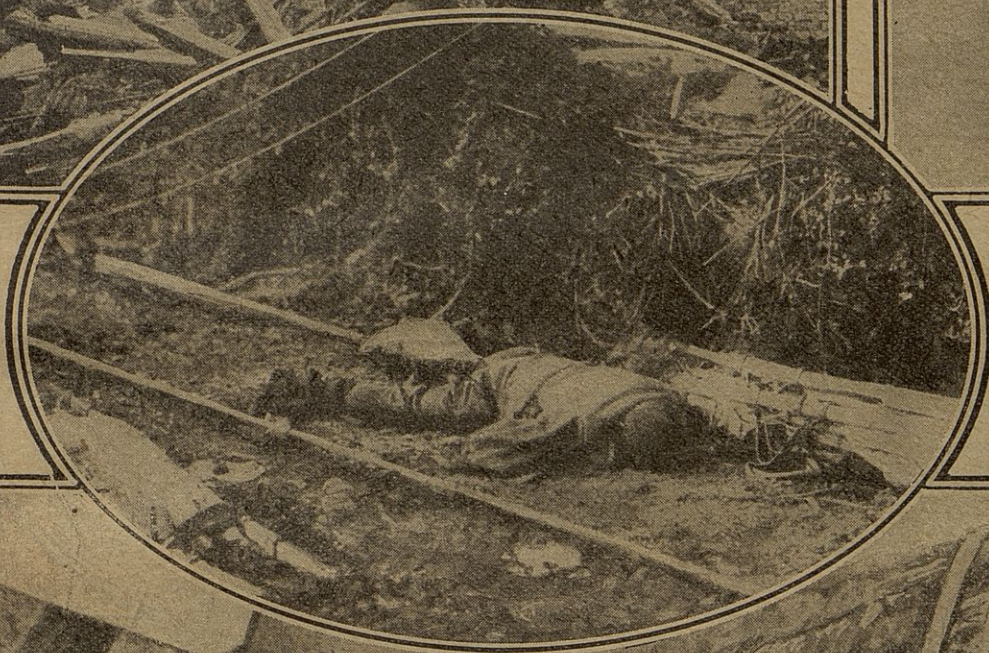
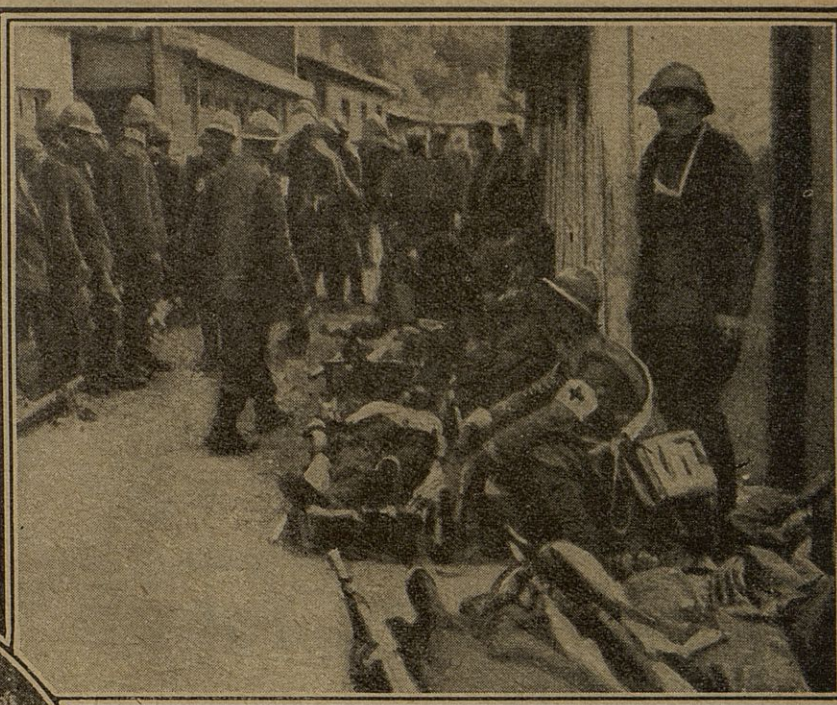
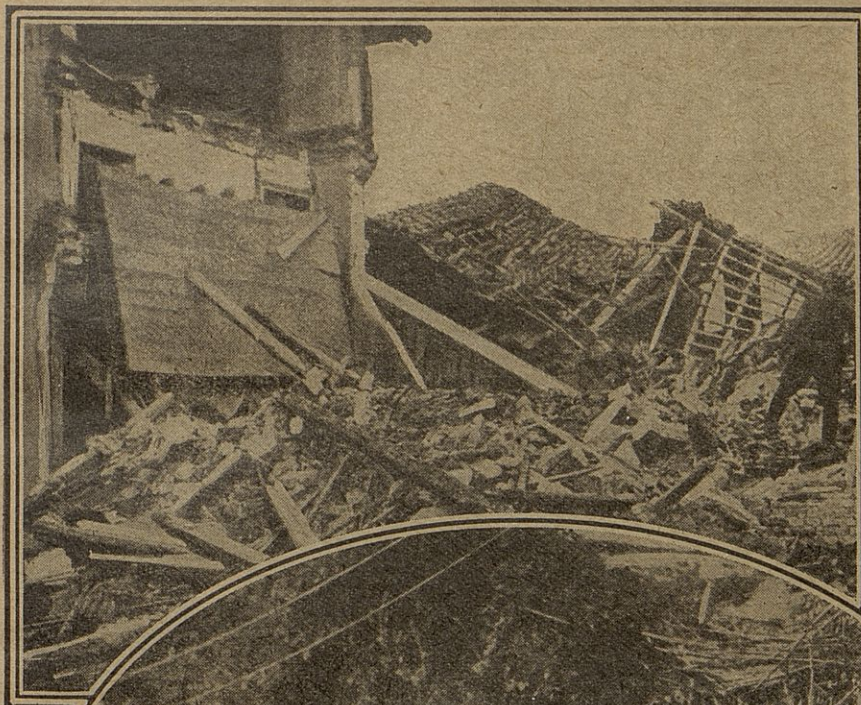
LES DÉFENSES ALLEMANDES A L'OUEST DU MOULIN DE LAFFAUX

du château de la Motte ; malheureusement l'épuisement des munitions était tel qu'on ne pouvait espérer produire une semblable attaque sans s'être au préalable fortement réapprovisionné. La situation devenait donc inquiétante, d'autant plus que, une nouvelle contre-attaque allemande se produisant, on pouvait craindre d'être rejeté de la ferme le Bessy sur le ravin et la voie ferrée.

Le ...^e colonial dynamita alors les tranchées allemandes du Cacatoès et se retire sur sa position du Bessy.

Le 17 au soir, les lignes françaises s'étendaient du sud de Vauxaillon à la ferme des Vauclles, à la tranchée de la Banquise, contournaient tout le mamelon 171 au sud du château de la Motte pour venir aboutir, par le boyau de l'Ortolan conquis, au moulin de Laffaux.

L'OFFENSIVE DE L'ARMÉE ITALIENNE

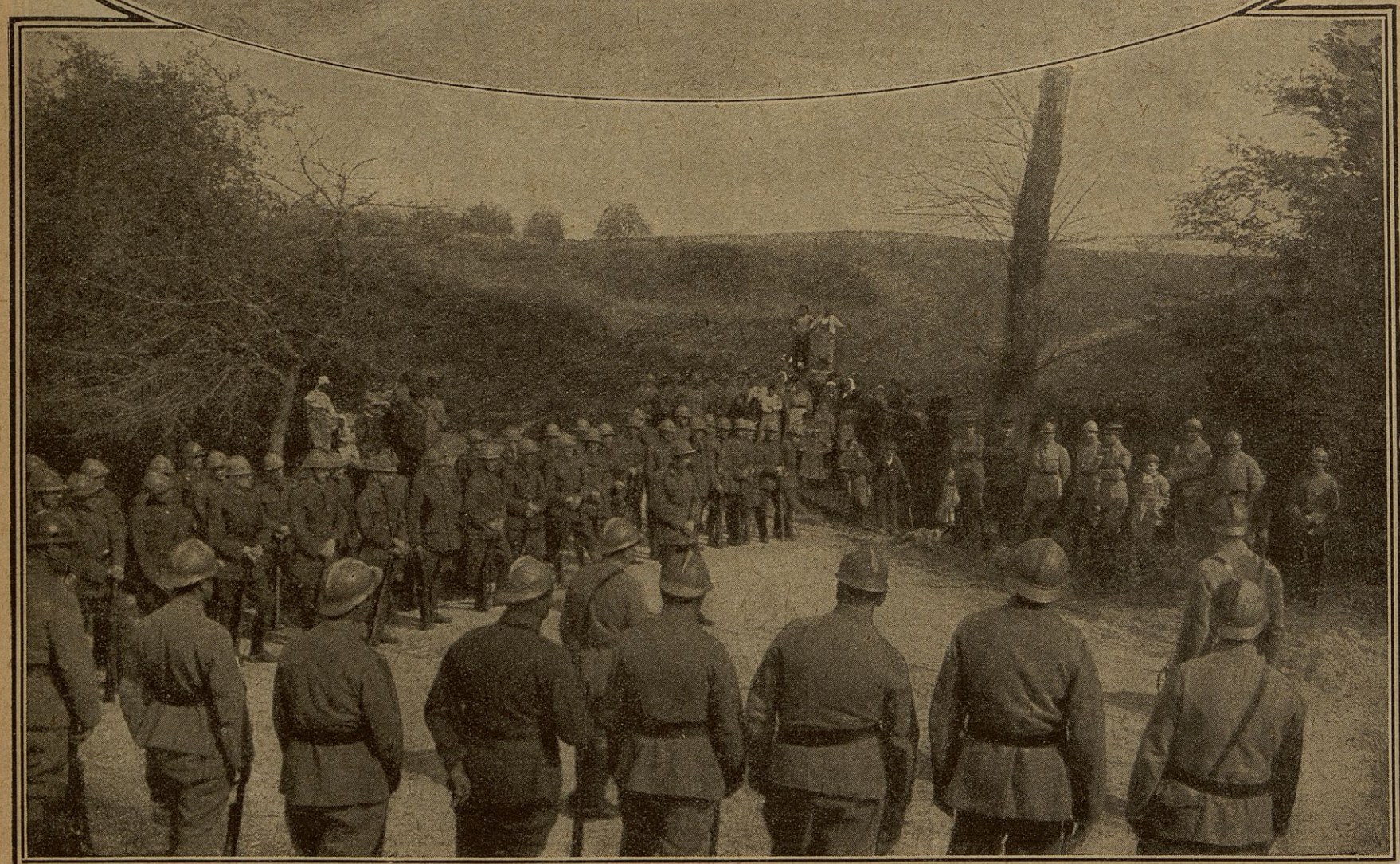
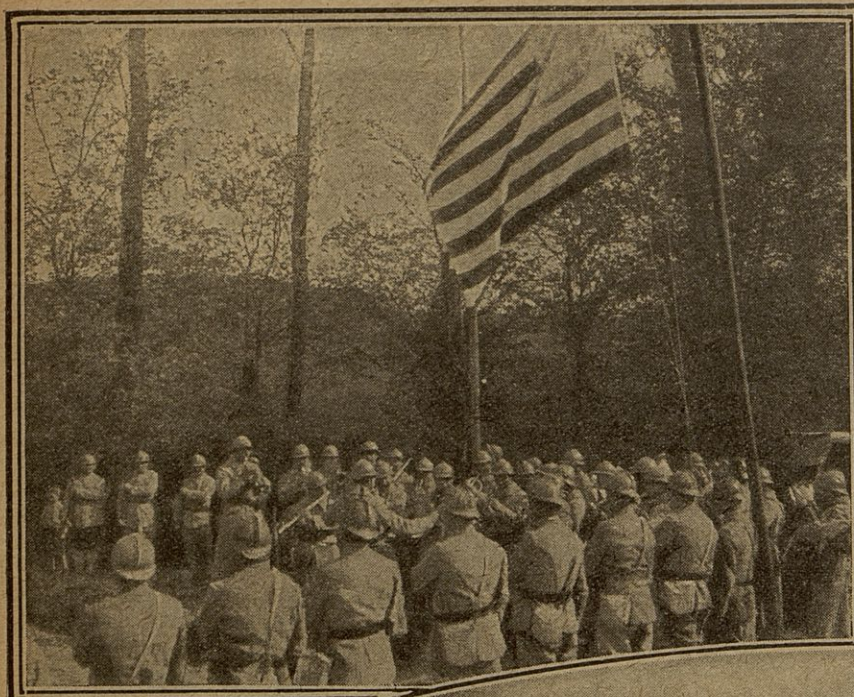


Les Autrichiens usent de procédés aussi barbares que leurs suzerains les Boches ; le bombardement des hôpitaux est un de ceux par lesquels ils croient terroriser l'ennemi, et ils l'exécutent avec une minutie qui atteste leur cruauté. Ainsi ont-ils fait pour l'hôpital de Cervignano, dont voici, à gauche, les décombres. A droite, c'est l'arrivée à l'ambulance, près de Plava, des blessés italiens au début de l'offensive. Dans le médaillon : le cadavre d'un des premiers Autrichiens tombés au San-Marco.



Le déclenchement de la nouvelle offensive des Italiens coïncide à quelques jours près avec le deuxième anniversaire de leur entrée en guerre. Bravant les obstacles naturels que leur oppose une région chaotique, hérissée de sommets et toute creusée de fondrières, et que l'ennemi a encore fortifiée en accumulant une quantité extraordinaire d'artillerie, nos braves alliés ont enlevé les plus fortes positions des Autrichiens et leur ont fait en douze jours 23.680 prisonniers. Voici, rassemblé dans une tranchée, sous la garde d'une poignée d'Italiens, un fort contingent de ces captifs, prêt à aller rejoindre d'autres groupes gardés à l'arrière.

LES AMÉRICAINS SUR NOTRE FRONT

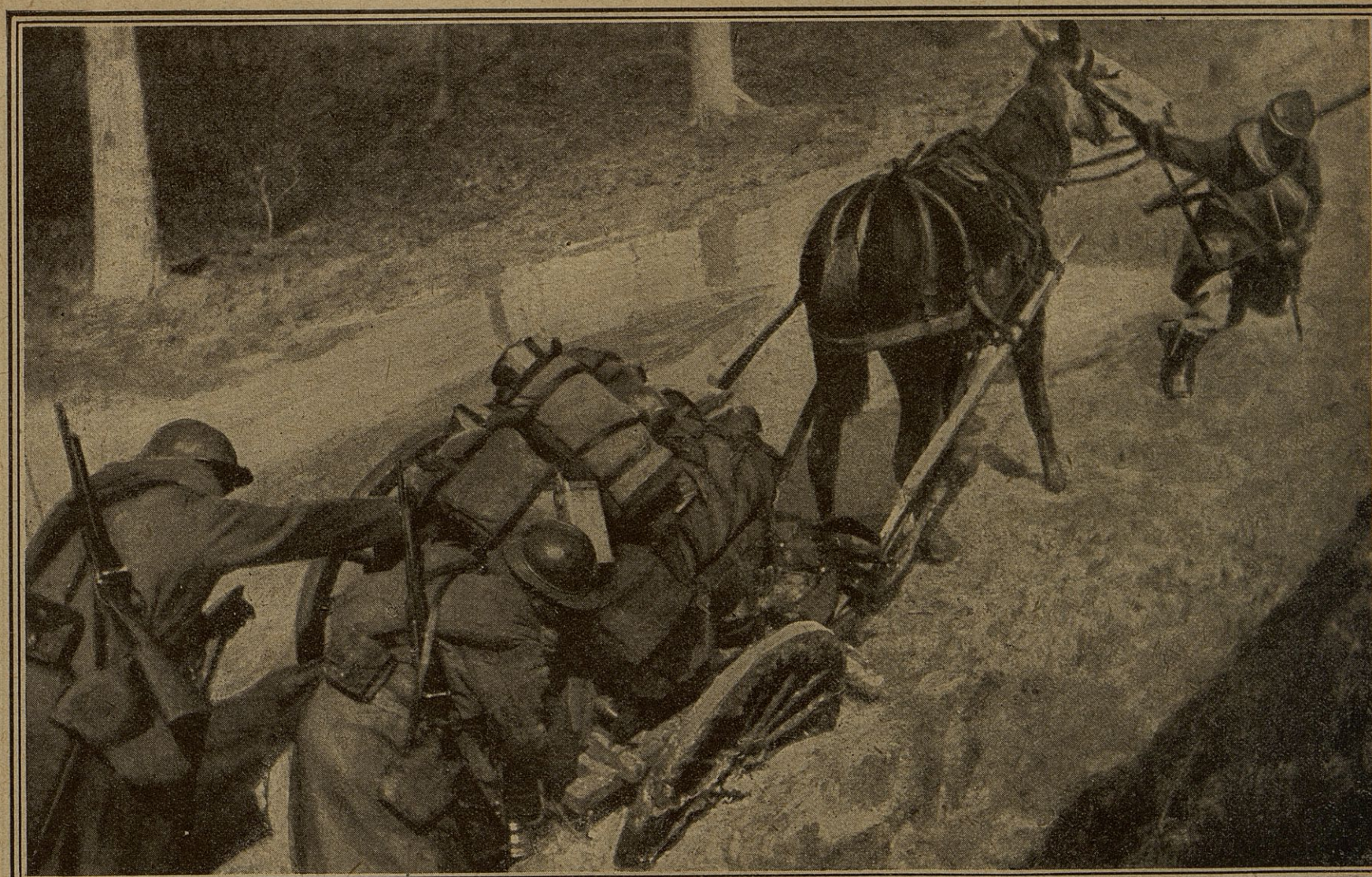


Le premier contingent américain est sur le front français depuis le 24 mai. Nos photographies en représentent une partie. Il est commandé par le capitaine E. I. Tinkham et le lieutenant Princeton Scully, qui a gagné la Croix de guerre devant Verdun. Ces nouveaux alliés sont vêtus de kaki, armés de la carabine, coiffés du casque. En bas de la page, on voit le rassemblement pour la revue qui va être passée ; dans le médaillon : la revue. En haut, à gauche, le salut au drapeau ; à droite, officiers américains et français fraternisent.

LES INONDATIONS TENDUES PAR LES ALLEMANDS



Dans la région ainsi noyée par les Boches on ne peut s'aventurer bien loin, sans voir tout à coup la route disparaître sous une nappe d'eau boueuse. Il faut pourtant que le ravitaillement se fasse et que les bords de ce marais artificiel ne restent pas sans surveillance. Mais l'état marécageux du terrain donne lieu à une foule d'incidents désagréables. Ici, une patrouille de cyclistes se trouve arrêtée, à quelques pas d'une voiture de l'intendance qui s'est embourbée dans le terrain détrempé, et que ses convoyeurs s'efforcent de dégager. Au seul aspect de la région, on voit qu'elle restera longtemps impraticable.

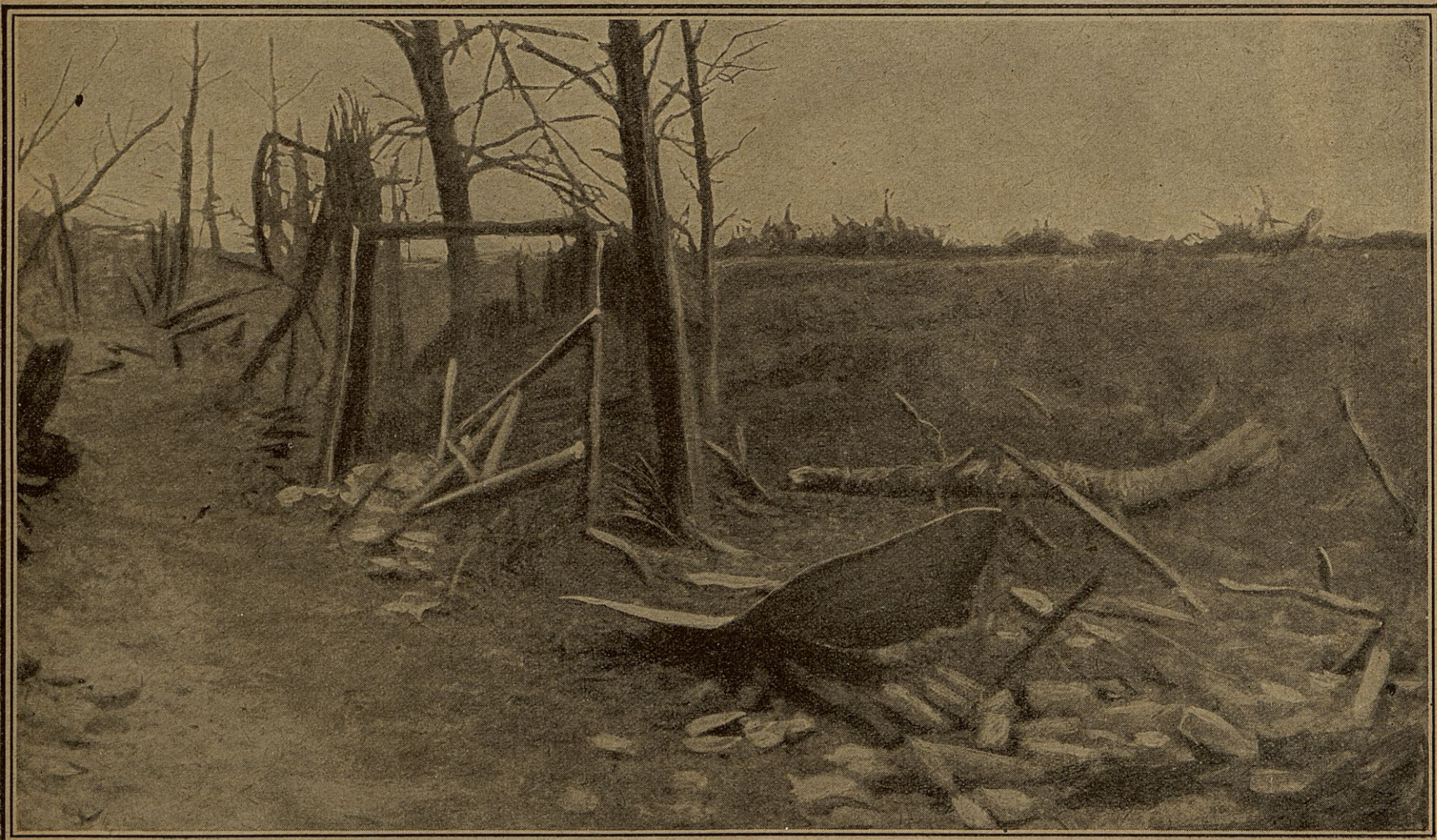


Pour nous empêcher de contourner par le nord le massif de Saint-Gobain, les Allemands ont tendu, dans la vallée de l'Oise, une inondation qui la recouvre depuis les environs de Berthenicourt jusqu'aux marais près de Tergnier et de Servais. Les chaleurs ont causé une certaine baisse des eaux, mais le pays reste à l'état de marécage, ce qui ne facilite pas les mouvements de nos troupes qui en tiennent les bords. Voici, par exemple, une voiture de convoi de l'intendance qui s'est embourbée jusqu'aux moyeux et que les convoyeurs ont bien du mal à tirer de là. Cette inondation fait une île de la ville de La Fère, qui est située au sud de la région noyée.

AUX ABORDS DU MONT CORNILLET

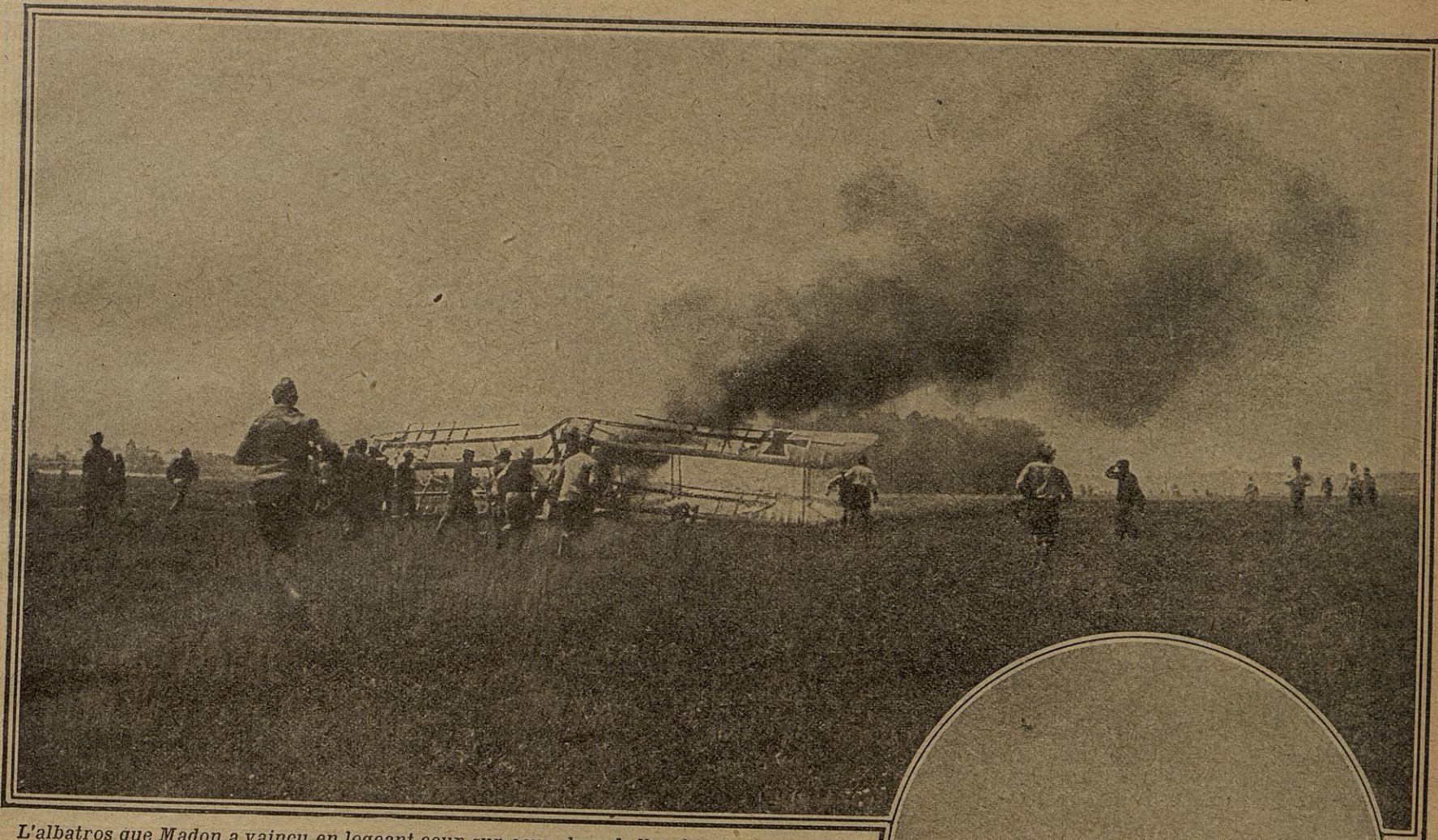


Le nom du mont Cornillet revient fréquemment dans nos communiqués, car cette hauteur de 208 mètres, que nos troupes ont enlevée dès le début de l'offensive d'avril, est une des positions auxquelles les Allemands tenaient le plus et qu'ils ont le plus obstinément cherché à reprendre. Ils en avaient couvert les pentes nord de cagnas, dont notre artillerie a dispersé, comme on le voit ici, les matériaux. Le mont Cornillet faisait partie d'une des lignes les plus défendues que nous ayons eu jusqu'à présent à briser.

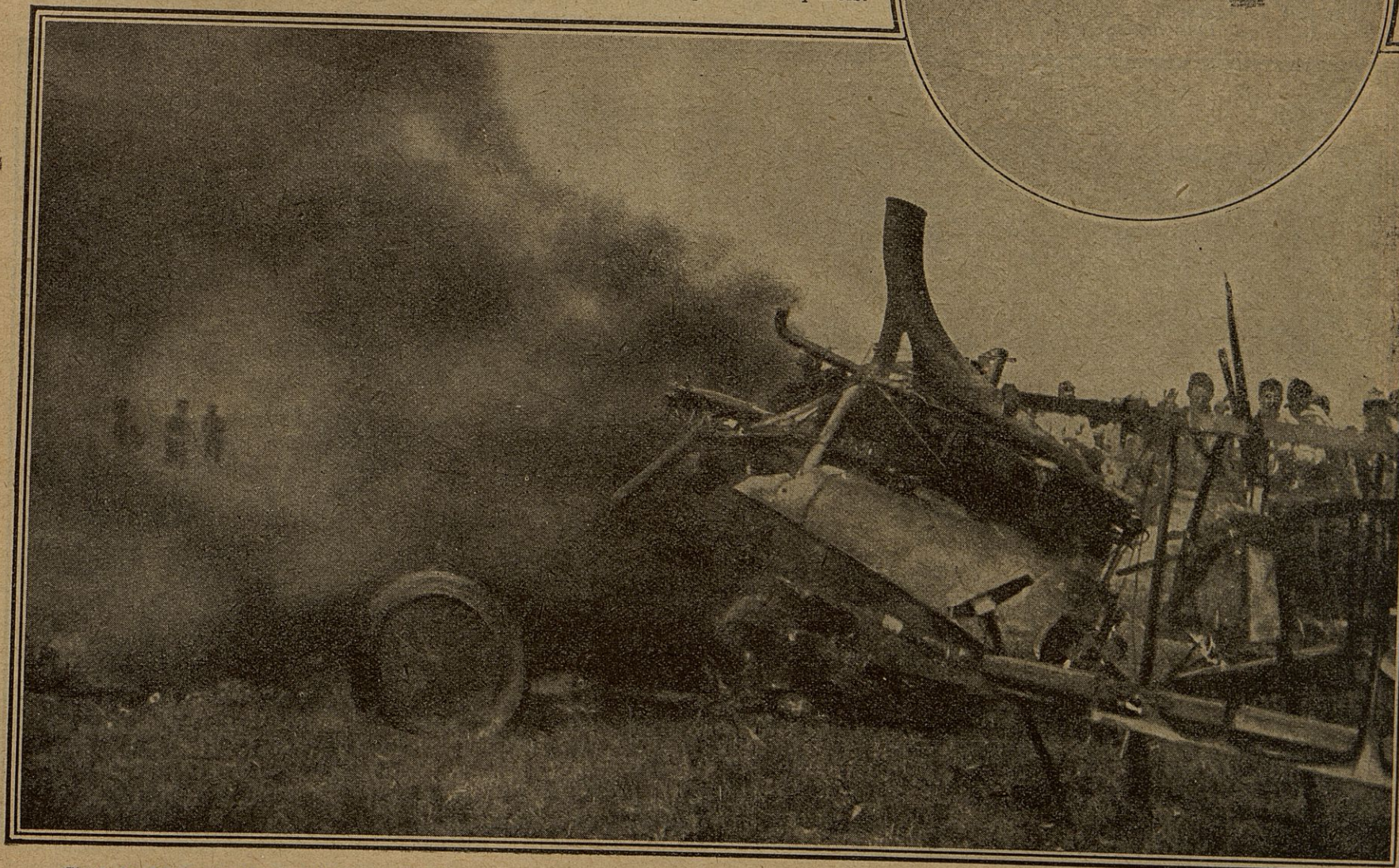


Pour relier le village de Moronvilliers à leur première ligne de tranchées, les Boches avaient construit, à l'aide de branches de jeunes pins, une sorte de tunnel dans lequel ils croyaient circuler sans être vus de nos guetteurs, d'autant que les arbres en dissimulaient l'existence. Mais cette ruse fut découverte par nos avions, et nos obus ne laissèrent bientôt subsister de cette ingénieuse construction que l'un des châssis sur lesquels étaient appliqués les branchages. Notre photographie représente ce vestige du tunnel.

LA ONZIÈME VICTOIRE DE L'ADJUDANT MADON



L'albatros que Madon a vaincu en logeant coup sur coup deux balles dans son réservoir à essence, vient de tomber en flammes sur le sol et nos hommes accourent de toutes parts pour essayer de sauver l'appareil. Aux victoires de Madon on doit ajouter son évvasion de Suisse où il avait atterri par erreur et où il resta interné près de cinq mois.



C'est le 28 septembre 1916 que l'adjudant Madon remporta sa première victoire. Le 30 janvier 1917 il abattit un 5^e boche et de ce fait devenait « as ». Il marche depuis lors si rapidement sur les traces de ses devanciers, qu'il vient d'être vainqueur pour la 11^e fois. C'est cette onzième victoire que représente le médaillon. L'avion de Madon fond sur le grand biplan allemand auquel il va livrer bataille et qui va s'abattre en flammes dans nos lignes. En bas, on voit l'appareil allemand achevant de se consumer.

SUR LE FRONT DE MACÉDOINE



Le réveil général d'activité qui a marqué en Macédoine le retour de la belle saison s'est déjà traduit pour chacun des alliés par des succès appréciables. Dans la boucle de la Cerna, les Russes se sont distingués par la prise de différentes positions sur lesquelles ils ont fait de nombreux prisonniers. Voici un groupe d'Allemands capturés au cours de ces opérations. On les emmène vers le lieu de leur internement. Le long de la Cerna ils cheminent d'un pas alourdi, conduits par deux ou trois Russes.



Pendant les longs mois d'hiver, malgré les rigueurs de la température, l'armée d'Orient a patiemment préparé les opérations que le retour du printemps lui permettrait d'entreprendre. Le pays, à l'intérieur de nos lignes, a été aménagé de manière à faciliter les mouvements de troupes et la liaison des services ; des routes ont été construites, des dépôts créés, des ambulances installées. En voici une qui est établie dans un secteur occupé par les Russes, à Grunista, village repris par les Serbes en novembre 1916. D'immenses tentes abritent les blessés qui y sont soignés par un personnel exercé et pourvu de tout ce qui lui est nécessaire.



JOB

DÉTECTIVE DE GUERRE

par
Edmond ÉDOUARD-BAUER

III

L'INVRAISEMBLABLE CERCUEIL

(Suite)

» Or, plus tard, ce fut le mois d'août 1914, la guerre, l'envahissement de la Belgique, la marche forcée sur Paris et... l'avance des Allemands sur les rives de l'Aisne, dans des conditions si particulières que ma damnée cervelle se remit à battre follement la campagne, d'une façon tellement folle que je n'ose vous exposer ici la genèse de mes absurdes déductions...

» Il n'en est pas moins vrai qu'elles nous amenèrent, vous et moi, à visiter de compagnie la fameuse ferme de M. Blanchard, lors d'un petit siège dont vous avez souvenance, à l'occasion duquel nous eûmes le plaisir de constater que monsieur de Falsberg, n'étant pas mort tristement dans les environs de Dantzig, comme on nous l'avait fait vilainement croire, ne faisait qu'une seule et même personne avec cet honorable champignoniste...

» Je suis navré, je vois à votre air que vous ne saisissez nullement la coordination des faits de toute cette aventure et que la raison de son dénouement inattendu vous échappe encore tout à fait. C'est cependant bien simple.

» Instruit par l'accident imprévu qui faillit faire tomber, entre des mains plus expertes que les miennes, l'indication du savant et compliqué travail de termites auquel il s'était livré durant de longues années sous le masque d'une industrie bénigne, le Falsberg pensa qu'il était imprudent de confier au papier indiscret la clef de l'énigme du labyrinthe qui faisait communiquer d'importants points stratégiques à travers les collines truquées du Suissonnais, selon un graphique tellement imprévu qu'il aurait fallu être le diable pour découvrir l'idée qui avait présidé à son tracé.

» Mais que cette idée enfumée et ténébreuse est donc bien allemande ! Aussi détruisit-il le document, résolu désormais à être lui-même l'introuvable et unique plan du dédale infernal qu'il avait patiemment ouvert.

» Prévenu mieux que personne de l'agression qui se préparait contre la France, il avait fait établir, dans le blockhaus où il nous fit le plaisir de nous recevoir, un appareil de radiographie, à l'aide duquel il pouvait être aisé de reproduire, au moment opportun, le tracé intime de son anatomie exceptionnelle. Vous vous souvenez de cette jolie caisse d'acajou à monture de cuivre sur laquelle nous eûmes le plaisir de le contempler, après qu'il eut rendu sa vilaine âme au diable : cette caisse renfermait l'appareil en question, avec lequel il attendait patiemment l'arrivée de l'état-major allemand, bien et dûment avisé de venir chercher dans son antre, avant de poursuivre la marche en avant, un document de la plus haute importance qui ne pouvait être remis qu'en mains propres à la direction de l'armée.

» Nous devançâmes celle-ci... Vous savez le reste...

» Mais le baron avait tout prévu, même ce qui devait arriver...

» Une fois pris, comment faire disparaître ce secret qu'il savait que j'avais découvert ? Comment, étroitement surveillé comme il l'était, devant la quasi-inutilité de se faire sauter (car une explosion pouvait fort bien épargner ce qu'il désirait le plus nous ravir), comment, en un mot, se faire disparaître lui-même de façon à ne pas laisser entre nos mains la moindre vertèbre, la moindre clavicule, de crainte qu'avec une seule de ces pièces anatomiques nous ne parvenions à reconstituer le mystère des souterrains, comme Cuvier reconstituait avec un fémur quelque géant préhistorique !

» Ici l'imagination diabolique du baron fit place à un machiavélisme hideux ; il est certain qu'avant sa mort il y eut entente entre son fidèle Fritz et lui ; vous imaginez probablement la scène macabre et féroce qui suivit la mort de Falsberg, scène dans laquelle les principaux complices, vous le voyez clairement maintenant, furent les trois molosses affamés.

» Et si vous ne devinez point ce que je veux vous faire entendre, je ne me sens point la force de vous l'expliquer plus crûment et je vous renvoie à la lecture du « Songe d'Athalie ! »...

Voir les numéros 131, 132, 133, 134, 135, 136 et 137 du Pays de France.

IV

LES DOIGTS COUPÉS

Le remorqueur souffla un épais tourbillon de fumée noire, cracha par ses waterballasts des torrents de vapeur bouillante, la trépidation de l'hélice s'arrêta et le hurlement sonore de la sirène s'éleva par trois fois dans l'hémicycle de la vaste baie, toute verdoyante entre l'azur profond de la mer et celui plus clair du ciel.

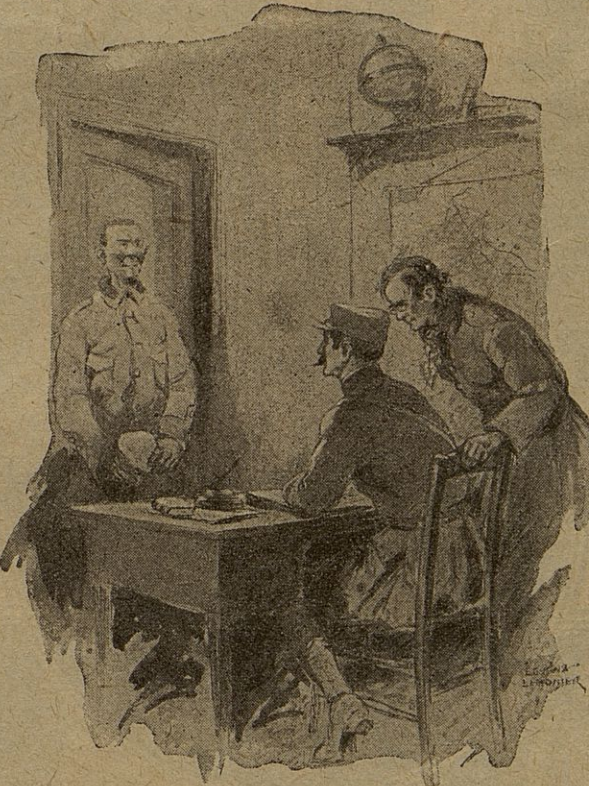
Les détails de la côte grandissaient à vue d'œil ; l'esquif, dérivant avec lenteur vers l'estacade, transformait le paysage en un diorama aux aspects changeants. Nous accostâmes.

Un planton, envoyé à notre rencontre par l'officier commandant le dépôt de prisonniers de l'île, nous attendait au débarcadère. Il s'empara de ma valise et nous guida vers l'automobile qui nous emporta bientôt, Job et moi, par les routes sablonneuses traversant des forêts de pins maritimes jusqu'au camp que j'avais la mission d'inspecter.

— Monsieur, me dit mon vieil ami et fidèle secrétaire, que pensez-vous d'un pareil lieu de villégiature pour ces infâmes Boches, alors que beaucoup de ceux de nos pauvres poilus qu'ils ont vilainement pris au piège, pataugent dans les boues de Silésie et autres lieux ! Passe encore s'ils n'y expédiaient que des rustauds comme moi. Mais je suis sûr que, si nous étions faits prisonniers, votre grade et votre complexion vous désigneraient d'office pour aller manier pioches et pelles dans ces infernales contrées.

La voiture stoppa devant le pont-levis du vieux château-fort transformé en maison de sûreté.

Tout alentour s'étendait à perte de vue le velours



épais des bois que les prisonniers avaient la tâche de mettre en coupe.

Sous le porche, le commandant du fort nous attendait. Après les présentations réciproques, il nous guida vers son bureau, et je me mis sur-le-champ à compiler les pièces individuelles saisies sur les prisonniers, pour rechercher les plus intéressants à interroger. Job, assis à une petite table à côté de moi, me passait au fur et à mesure les paperasses.

— Eh ! dis-je au commandant qui suivait également ma besogne, voici quelqu'un qui mérite attention. Frédéric von Spolberg-Mayerberg, cavalier au 3^e régiment de cheval-légers, 23 ans. Ce doit être le fils ou le neveu du grand banquier de Francfort. Voulez-vous avoir l'obligeance de le faire appeler ?

— Mais tout de suite, mon cher camarade.

Le commandant sonna, un planton parut.

— Le numéro 2.709, dit-il.

L'instant d'après, le numéro 2.709 entra, accompagné d'un vieil R.A.T. à l'aspect benévole.

Les coudes sur ma table, je me penchai vers le prisonnier en lui désignant un siège, mais, le considérant ainsi de plus près, je ne pus me défendre d'un mouvement d'étonnement.

Quoi ! cet être au crâne étroit, au mufle de cynocéphale, roulant entre ses mains calleuses son « polo » gris-vert, c'était là l'apparenté d'une famille riche...

— Après tout, c'est peut-être un cousin pauvre, pensai-je.

Et je me mis en devoir d'interroger mon homme.

Au bout de quelques instants, mon opinion était faite : j'avais affaire à une brute épaisse dont il était inutile de chercher à tirer le moindre renseignement. Je classai donc la fiche dans mon dossier et je donnai l'ordre d'emmener l'homme.

A ce moment, Job, me tirant par la manche, murmura :

— Vous permettez, « mon lieutenant » ?

Diab ! Job me donnait de mon grade ! c'était sérieux. Je répondis froidement :

— Faites, mon ami.

Job se leva, alla à l'Allemand et lui prit la main gauche.

— Tu permets, dit-il.

Et, sans attendre son autorisation, il eut tôt fait d'extraire de l'annulaire de l'homme l'alliance d'or qu'il portait.

Il se dirigea vers la fenêtre, considéra attentivement le bijou, puis le rendit sans sourciller à son propriétaire qui disparut, suivi de son vigilant gardien.

Cet incident avait troublé mon travail ; je me remis à compiler hâtivement mes pièces, mais Job, revenu vers moi, me coula à mi-voix :

— Faites donc appeler celui-ci.

Et il me passa un dossier.

Je lus :

« Jacob Hellers, cultivateur, 25 ans, cavalier au 3^e cheval-légers. » Puis je demandai :

— Celui-là également, voulez-vous le faire appeler, mon commandant ?

L'officier sonna, le planton reparut :

— Le numéro 3.039, dit l'officier.

Nous attendîmes quelques instants ; enfin le planton reparut.

— Mon commandant, le 3.039 est à l'infirmerie, déclara-t-il.

— Ah ! c'est vrai ! dit l'officier, je n'y songeais plus.

Sans attendre cette réponse, Job s'était levé en prenant le dossier et son képi. Je compris le geste et je demandai à être immédiatement conduit vers le prisonnier.

A l'infirmerie, Jacob Hellers feignait de dormir dans un lit bien blanc que bosselait sa maigre et longue personne ; il nous accueillit par un gémissement assez hargneux en tournant vers nous sa petite tête blonde, aux cheveux coupés ras, et en nous fixant avec ses prunelles bleues que voilait une nuance d'inquiétude.

— Quelle est la nature de son mal ? demandai-je au major qui s'empressait autour de nous.

— Mon Dieu, c'est à la suite d'un accident de travail assez bizarre que cet homme est rentré ici hier. Il faisait partie d'une équipe de travailleurs, occupés à dégager de ses roches une baie de l'île dans laquelle il est question de faire aboutir un « warf ». Il a dit que, ayant maladroitement manié le pic dont il se servait, l'outil, en retombant à faux, lui avait tranché un doigt ; et, en effet, il a les deux premières phalanges de l'annulaire gauche nettement sectionnées. Depuis il a eu de la fièvre et même un délire assez violent... mais c'est néanmoins un accident fort bénin que le sien.

Job semblait attentif à noter ces déclarations. Sans mot dire, il me passa une fiche, et j'y lus :

« Dites que vous ne parlez pas assez bien l'allemand pour interroger cet homme, et chargez-moi de ce soin. »

Je m'exécutai, et l'interrogatoire commença :

— Jacob Hellers, vous êtes cultivateur ? demanda Job.

— Oui, monsieur.

— De quelle région ?

— Des environs de Liegnitz, en Silésie.

— Que cultivez-vous principalement dans votre district ?

Il y eut un temps, puis le blessé bredouilla :

— Du maïs.

— Bon rendement, dit Job en se frottant les mains, bon rendement. Allons, j'espère que vous reverrez bientôt vos sillons et votre chaume !

Il nota quelques mots sur une nouvelle fiche qu'il me fit encore passer et je lus :

« Demandez à voir la blessure. »

Aussitôt que j'eus exprimé ce désir, une infirmière se mit en devoir de démailloter la main gauche du blessé.

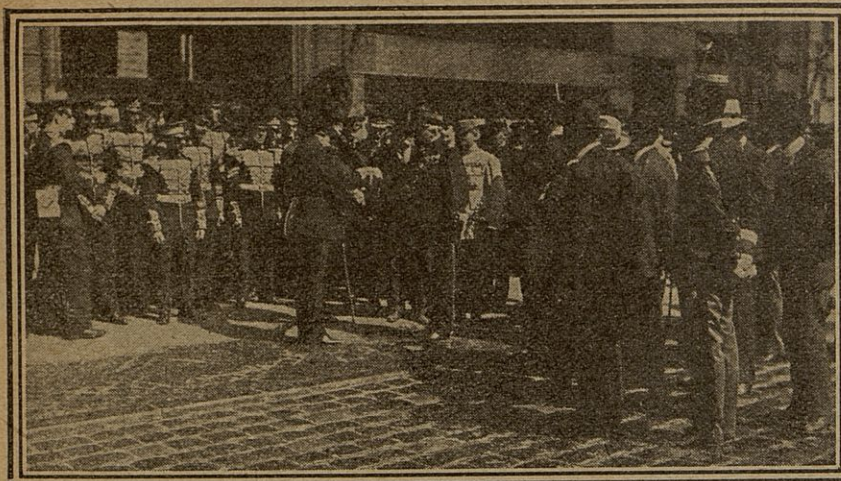
— C'est extraordinaire, disait le major ; si nous n'avions eu la certitude que cet homme ne portait sur lui aucun couteau, j'aurais juré impossible qu'une pareille amputation fût faite par l'épais tranchant d'un outil tel qu'un pic. Voyez, la section est parfaitement droite, la deuxième phalange est nettement désarticulée de la troisième, sans aucune esquille d'os, sans le moindre écrasement, sans aucune bavure dans les chairs... oui, c'est extraordinaire !

— Le fait est d'autant plus curieux, dit le commandant, qu'au premier abord tout nous a fait croire à une mutilation volontaire. Cet homme était un déplorable travailleur, regimbant sans cesse à la tâche. Sans sa profession avouée d'ouvrier agricole, il y a beau temps que nous l'aurions occupé à quelque autre besogne, mais il est illettré, dit-il. Il était d'ailleurs franchement haï de ses codétenus, qu'il traitait avec une morgue incroyable. Aussi avons-nous envisagé également l'hypothèse d'une vengeance ; mais comme au moment de l'accident il était absolument seul dans une petite crique de rochers, tandis que toute l'équipe dont il fait partie se trouvait sous l'œil du surveillant, nous avons abandonné cette idée.

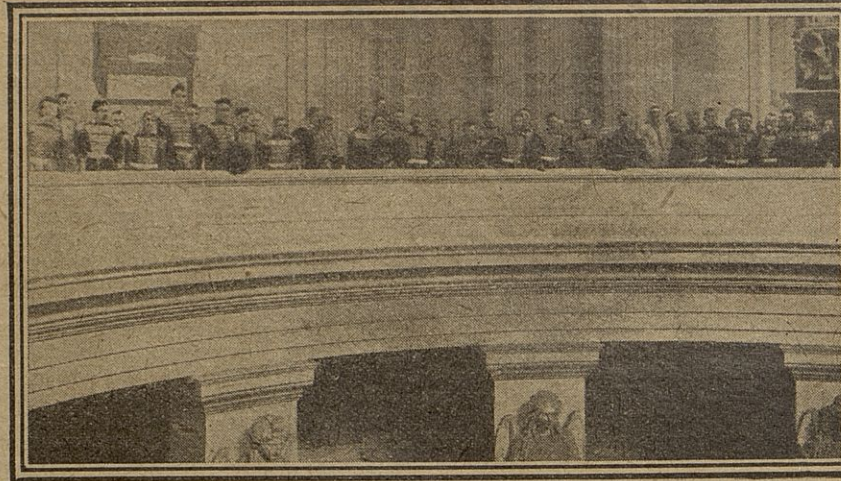
(A suivre.)

Reproduction et traduction interdites. Copyright by Edmond Édouard-Bauer, avril 1917.

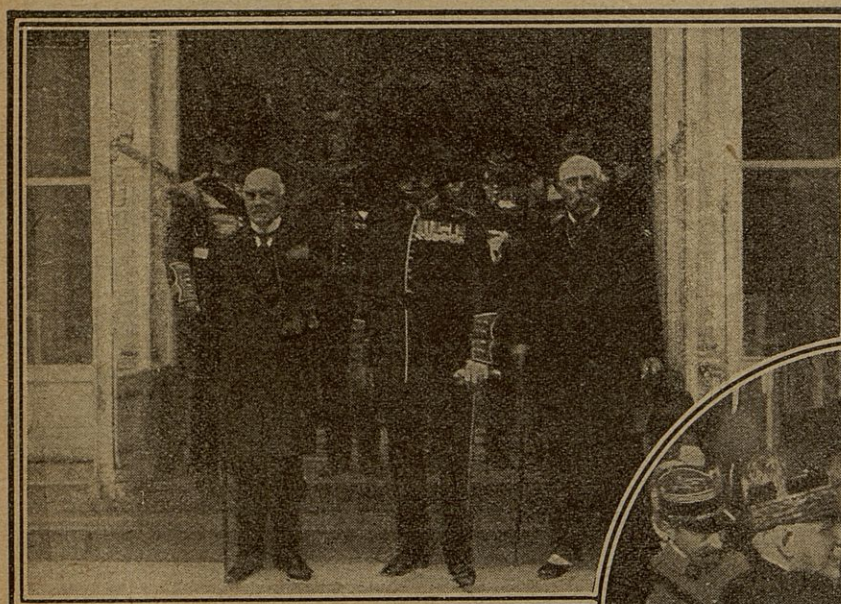
MANIFESTATIONS ENTRE ALLIÉS



Les musiciens des Gardes Royales à la caserne des sapeurs-pompiers. Ils y reçurent un accueil enthousiaste et des exercices de gymnastique furent exécutés devant eux.



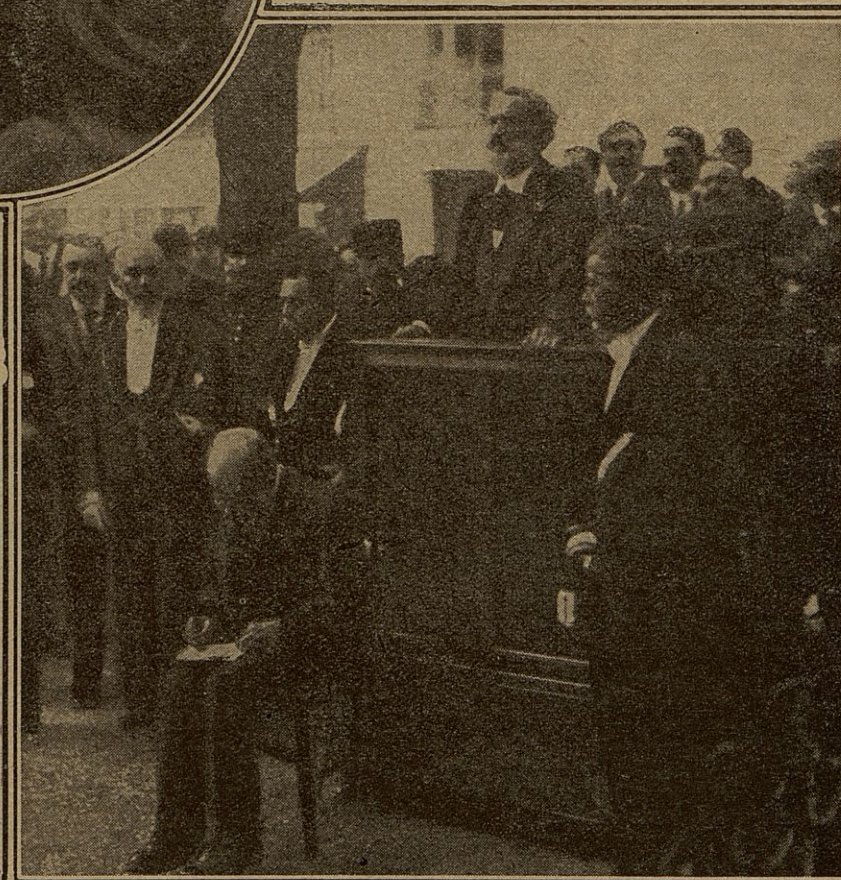
Les musiciens des Gardes Royales n'ont pas voulu quitter Paris sans visiter le tombeau de Napoléon 1^{er} aux Invalides. Les voici respectueusement rangés dans la galerie autour de la crypte.



Réception des chefs des musiques anglaises à l'ambassade d'Angleterre.

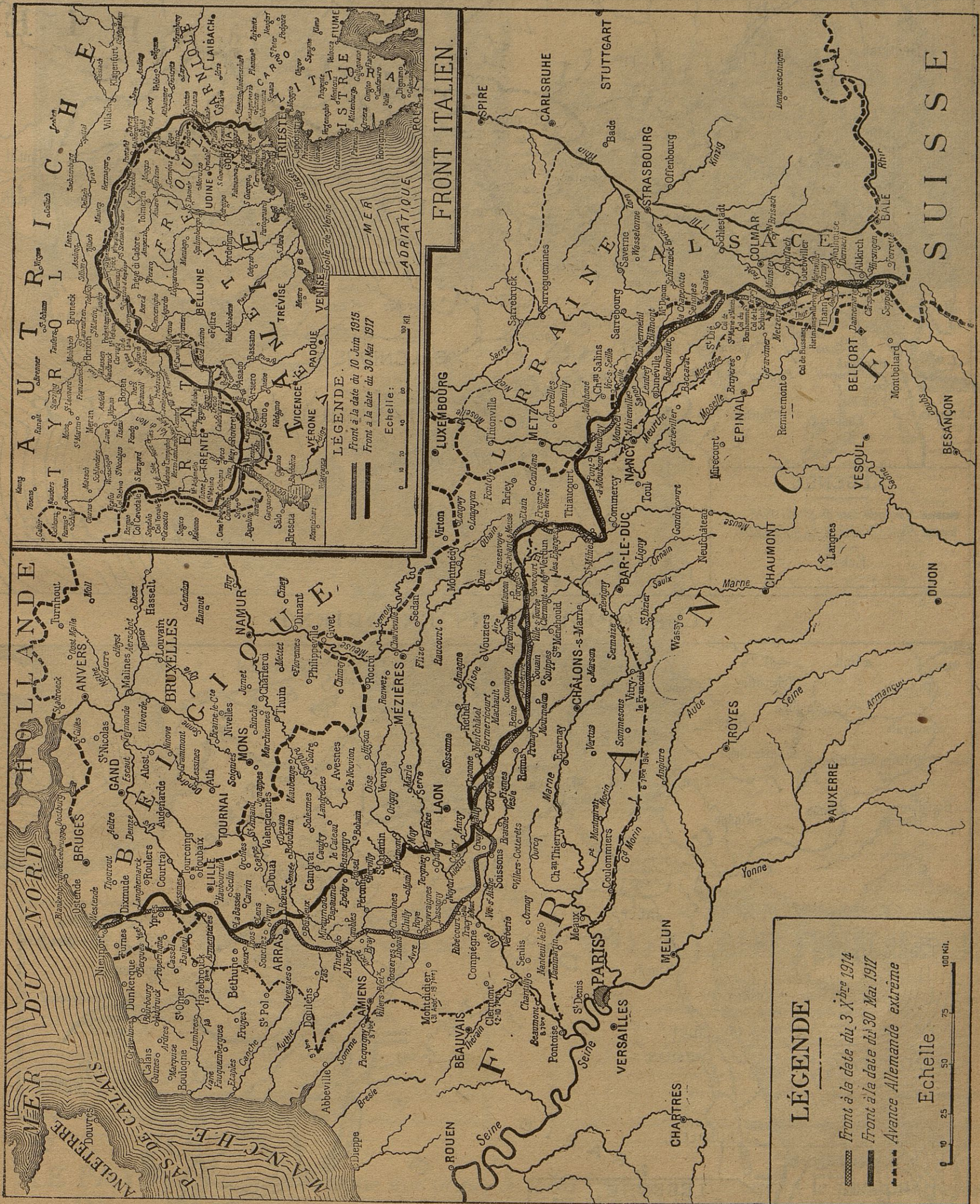


A l'ambassade un lunch offert à tous les musiciens suivit la réception.

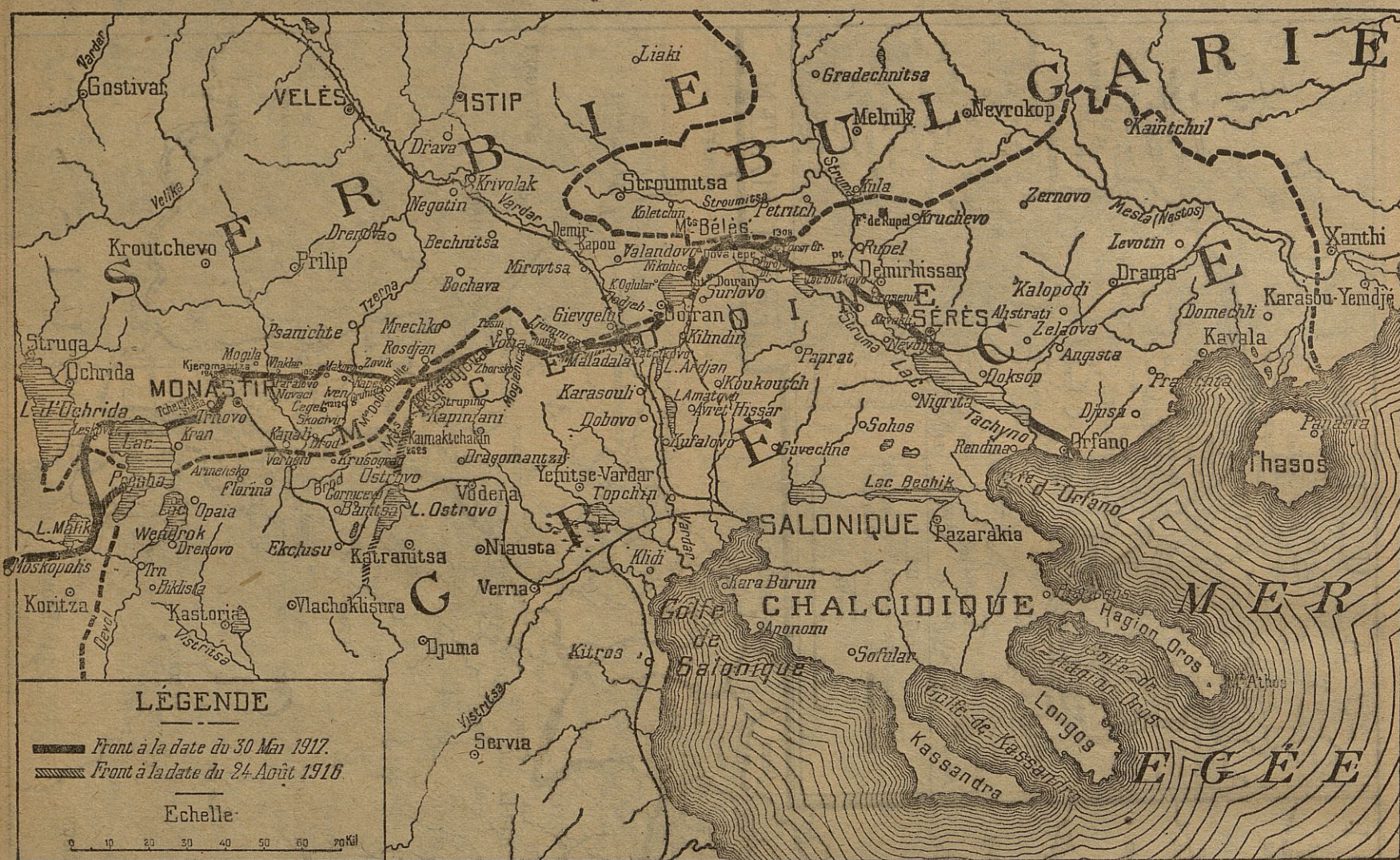


La Ligue franco-italienne a offert jadis à la Ville de Paris une statue du grand patriote ami de la France, Garibaldi. Le sculpteur Cochi a récemment ajouté au monument un médaillon où revivent les traits de Bruno et de Constant Garibaldi, morts pour la France en décembre 1914 et janvier 1915. A gauche, l'inauguration de ce médaillon qui a eu lieu le 25 mai ; à droite, M. Rivet, questeur du Sénat, prononçant un discours au nom de la Ligue. Au milieu de la page, le maréchal Joffre reçu à son retour d'Amérique par M. Ribot.

LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LES OPÉRATIONS EN ORIENT



ROME CÉLÈBRE LE DEUXIÈME ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE

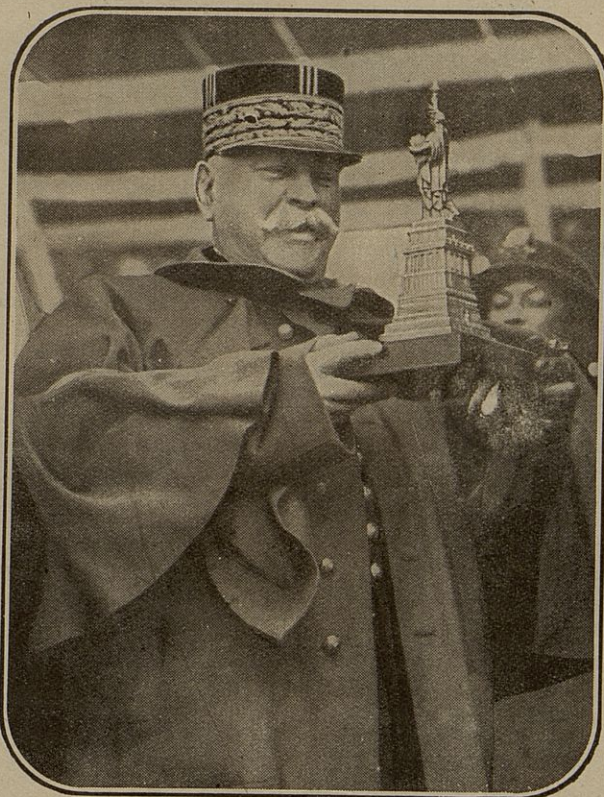


Au moment où un cortège immense célébrait à Rome le deuxième anniversaire de l'entrée de l'Italie en guerre, arriva la nouvelle de la grande victoire du Carso. L'enthousiasme ne connut plus de bornes. On voit ici la foule manifestant devant le Capitole.

SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — Les Allemands n'ont tenté qu'une opération contre le front russe, le 24, au nord de Galitch, et ils ne l'ont pas poussée à fond, une émission de gaz asphyxiants, dont ils l'avaient fait précéder s'étant, grâce au vent, retournée contre eux. Avec cette tentative avortée, les reconnaissances d'éclaireurs, l'échange de quelques coups de fusil, sont les seuls faits de guerre à enregistrer. Dans les secteurs tenus par les Autrichiens règne un calme absolu ; ces derniers ont assez à faire sur l'Isonzo sans se remettre à l'ouvrage sur le front russe. Il y a, à quelques jours près, un an, Broussiloff prenait l'offensive contre eux sur un front de 250 kilomètres et leur enlevait en un tour de main la Bukovine, la Galicie orientale, une armée de prisonniers et une masse formidable de matériel. Les raisons qui arrêterent alors l'essor victorieux de nos alliés n'existent plus. Les causes de la paralysie momentanée de l'armée russe commencent à disparaître. Bientôt sans doute on verra renaître une activité féconde sur ce front longtemps assoupi ; un rapport reçu à Rome, de Petrograd donne sur ce point l'opinion de Broussiloff : il a déclaré que son armée est prête à prendre une offensive d'une durée ininterrompue de plusieurs mois. M. Albert Thomas, notre ministre des munitions, qui a visité récemment le front russe en compagnie de M. Kerensky ministre de la guerre de Russie, a rapporté de cette tournée l'impression que le moral de l'armée a retrouvé toute sa force et qu'elle est décidée et prête à obéir sans arrière-pensée aux ordres du gouvernement provisoire qui est, comme on le sait, résolu à pousser la guerre jusqu'au bout.

Les Polonais sont depuis longtemps en butte aux



Une réduction en or de la statue de la Liberté a été offerte au maréchal Joffre, au moyen d'une souscription, par les habitants de New-York.

tentatives de séduction par lesquelles les Allemands essaient de les détacher de la cause des alliés : promesses d'autonomie, formation de conseils nationaux, etc., tous les procédés ont été mis en œuvre sans succès : par les trous du gant de velours se voit trop la main de fer. Pas plus que ceux qui résident encore en Pologne, ne s'y trompent ceux qui vivent hors de la patrie. Voici qu'on annonce la formation aux Etats-Unis d'une légion polonaise de volontaires, qui comptera soixante mille hommes pour commencer. Règlements, conditions d'engagement, discipline, seront établis selon les lois militaires françaises ; l'armée polonaise combattrait sous son propre drapeau, et conservera une certaine autonomie. Dès les premiers mois de la guerre, nous avons eu en France un corps polonais, qui avait été formé à Bayonne, et se battit vaillamment autour de Reims et en Artois. Ce n'est plus un secret que nous verrons bientôt parmi nos troupes, sur les fronts de France, la légion recrutée aux Etats-Unis, où ne vivent pas moins de quatre millions de Polonais.

MACÉDOINE. — Sur ce front, l'artillerie a continué à être active, mais on n'a eu à signaler aucune action d'infanterie importante. Les nouvelles des deux Grèces continuent à être intéressantes. A Athènes, la nouvelle des succès remportés par les soldats du gouvernement national sur le front a causé une vive agitation ; les cercles officiels en ont été consternés, les cercles libéraux en ont manifesté bruyamment leur joie. Beaucoup de sujets de Constantin se sont souvenus qu'ils sont de vieille race grecque. De nombreuses désertions se sont produites dans l'armée royale ; des volontaires civils se sont joints aux soldats pour aller combattre avec les Venizelistes. Le gouvernement, alarmé, a donné l'ordre à la censure de supprimer toutes les informations relatives à l'action des soldats venizelistes.

VIENT DE PARAÎTRE L'ART & LA MANIÈRE DE FABRIQUER LA MARMITE NORVÉGIENNE

et de faire la cuisine (sans feu)
sans frais ou presque

PAR LOUIS FOREST

EN VENTE AU PAYS DE FRANCE, 2-4-6 BOULEVARD POISSONNIÈRE
Prix : 0'30 ; envoi franco contre 0'35

Commandez tout de suite chez votre marchand de journaux cette brochure illustrée où, sous une forme amusante et concise à la fois, M. Louis FOREST donne toutes les indications nécessaires à la construction et à l'emploi de la Marmite norvégienne, à laquelle ses articles parus dans le *Matin* ont donné une notoriété soudaine et justifiée

NOTRE PRIME AGRANDISSEMENT PHOTOGRAPHIQUE

Pour avoir droit à cette prime d'une valeur de 25 francs, il suffira d'envoyer au PAYS DE FRANCE, avec la photographie à agrandir, **trois bons-primes**, dont le second paraît dans ce numéro, à la dernière page des annonces, en y joignant en mandat-poste le montant de la commande, suivant conditions indiquées sur ce bon. Les photos défectueuses ou à transformer seront acceptées avec un léger supplément de prix, suivant les difficultés du travail à exécuter.

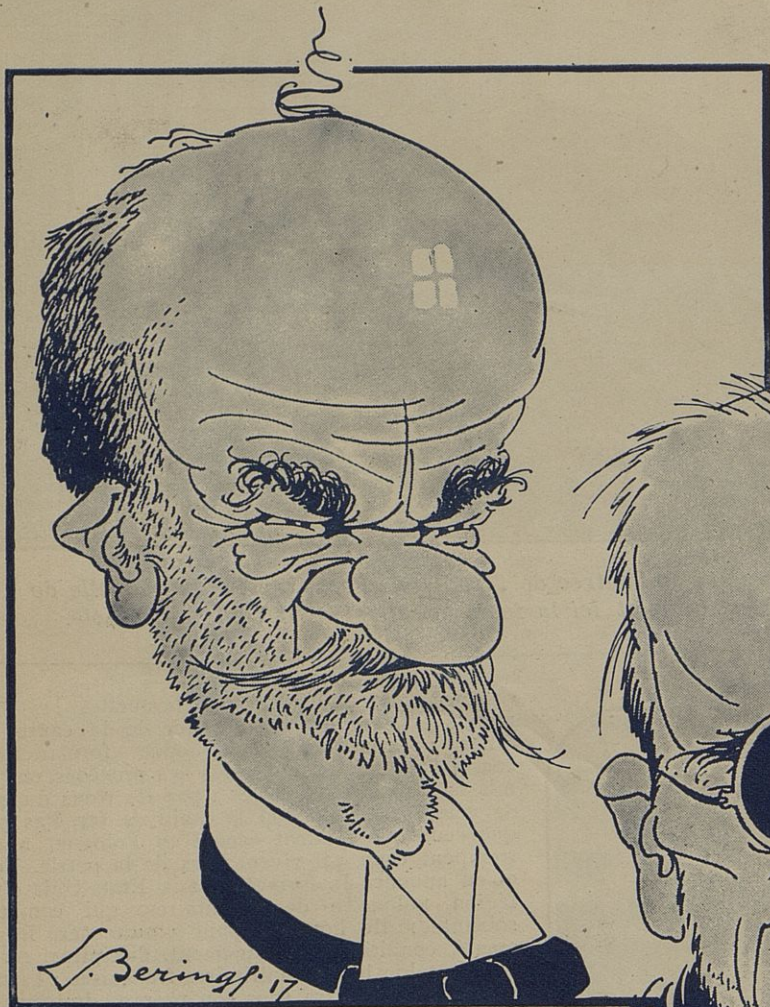
La première série des trois bons nos 131, 132 et 133 sera encore valable jusqu'au 15 juin 1917.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 137 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru à la page 7 et intitulé : « Après la prise de Craonne ».

Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

La Guerre en Caricatures



GZERNIN



TARNOWSKI



HOETZENDORFF



TISZA



VON ARTZ

AUSTRO-BOCHES DE QUALITÉ